

à penser avec suite, à réfléchir.—C'était sa vie entière qui allait se trouver brusquement transformée. Après un affront pareil, cette opinion si hautement exprimée de son indignité ; devant la jalousie haineuse de Maritza, incapable de désarmer, il n'y avait pas à se leurrer ; sa présence dans cette maison n'était plus possible.

La tourmente la surprenait en pleine sécurité, dans une quiétude relative. En effet, depuis cinq ans, son existence s'était réellement éclaircie, ou plutôt cette vaillante s'était peu à peu créé une existence à part, au-dessus des mesquineries qui l'entouraient. Au reste, peu à peu aussi, dans le train journalier, l'accoutumance avait achevé son œuvre. Sa place établie dans cette famille d'adoption, il fallait bien finir par la lui tolérer. En maintes circonstances, elle avait pu deviner l'estime du consul, qui prenait plaisir à causer avec elle et l'avait souvent félicitée sur son instruction, son érudition très remarquable, son organisation musicale exceptionnelle. Sans autrement approfondir ses mérites, sa marraine ne laissait pas que d'être flattée de sa belle voix et goûtait un charme à l'entendre. Maritza, devant son rôle toujours effacé, la supportait volontiers, presque attachée à une compagne invariablement aimable et soumise. Seule Mademoiselle avait gardé une animosité dont la forme pourtant revêtait moins de rigueur. Les progrès surprenants de l'élève, son courage persévérant, son rapide développement artistique, joints à l'acquit de la tenue, du bon ton, — les occasions de reproches s'espaçaient, disparaissaient ; les railleries manquaient d'aliments. Depuis longtemps l'hostilité ne trouvait plus guère à se traduire que dans la dureté du regard, la sécheresse dédaigneuse de l'accent. Mais Tiomane ne s'en préoccupait plus, et payait cette malveillance de la plus fière impassibilité.

En revanche, elle avait un ami, un ami sincère que l'éloignement n'avait pas découragé, mais bien au contraire, de plus en plus attaché. En ces cinq années, elle l'avait revu une seule fois, il y avait trois ans : les dernières vacances passées à Berck. Elle avait seize ans alors, et, pour lui, c'était déjà la grande sœur qu'il initiait à ses projets, à ces rêves immenses de la vingtième année. Tous les deux avaient tenu leur promesse de correspondance : lui, comme il l'en avait avertie, un peu inexactement, manquant parfois le courrier ; elle, régulièrement, avec une fidélité scrupuleuse. Et ils s'étaient retrouvés comme si le lien d'intimité n'eût jamais été interrompu. De nouveau, les bons jours s'étaient écoulés ; une autre séparation était venue. Depuis, le cher *artilleur* était entré à l'École polytechnique. Par un hasard désolant, chaque été de ces trois dernières années, quelque circonstance avait entravé les voyages en Europe. Malgré tout, son entente avec l'absent se resserrait avec le temps, avec le développement de leurs idées, la maturité de leurs caractères, dans cette correspondance plus activement, plus sérieusement poursuivie, semaine à semaine.

C'était tout cela que cette scène atroce détruisait, irrévocablement, sans remède. Déjà elle sentait la rupture définitive entre ce passée où elle vivait encore, désemparée, ne trouvant plus rien où se raccrocher, comme perdue au milieu de ruines, et l'avenir inconnu qu'il allait lui falloir édifier.

Que faire ? que devenir, ainsi rejetée soudainement dans l'isolement des abandonnées, des créatures sans famille, sans attaches, sans ressources, loin de son pays, de ses premières protections qui lui semblaient, du reste,